

GAGOSIAN

LE TEMPS

«Si l'œuvre devient accusatrice, ce n'est plus de l'art»

ART CONTEMPORAIN Une douzaine d'œuvres du photographe allemand Andreas Gursky, pionnier du grand format et adepte de la patience, sont exposées au premier étage de l'aérodrome de Saanen, à proximité de Gstaad

MALKA GOUZER

Il y a Saint-Barth, Monaco, Gstaad, et puis l'aérodrome privé de Saanen. La piste est trop étroite pour que Larry Gagosian, self-made-man ayant commencé sa carrière en vendant des posters dans les rues de Los Angeles, puisse y atterrir avec son avion privé. Il faudra déposer le jet à Bâle et prendre l'hélicoptère. «Mon sieur Gagosian n'arrivera que demain», annonce sa galerie à Andreas Gursky. Venu la veille en voiture depuis Saint-Moritz, Gursky se balade dans l'aérodrome de Saanen en tenue décontractée, chaussures jaunes fluo aux pieds. «Avez-vous vu cette image?» À gauche de la porte d'entrée se niche un petit format intitulé *Tour de France II*. Il rigole. «Je trouve qu'elle est bien installée ici. C'est l'année du départ du Tour depuis Düsseldorf.»

Flash-back photographique

Les œuvres exposées sont comme de coutume hypnotisantes. Impossible de les scanner en vitesse. On est obligé de s'attarder sur cette totalité méticuleuse qui semble plus réelle que le réel. Andreas Gursky est l'un des premiers photographes à avoir retouché ses photos dans les années 1990. Étant également pionnier du grand format, ses images diffusent une clarté du détail qu'il est impossible de détecter à l'œil nu.

En filigrane de l'exposition, une référence sur l'évolution photographique de son œuvre. *Dunkelkammer* étale des films à développer dans une chambre noire, Kodak, réalisés en 1995 et sans retouches, montre un des immeubles appartenant à la compagnie juste avant l'avènement de la photographie digitale. On y trouve des images plus iconiques, comme *Gucci*, vitrine minimaliste exposant sacs et chaussures, ou son majestueux *Qatar* aux dorures métal-

liques. Des productions plus récentes et prises en mouvement comme *Tokyo* et *Utah* sont également exposées. «Pour *Utah*, j'ai été inspiré en prenant des photos avec mon smartphone depuis la voiture. Mais l'image, elle, a été réalisée avec la plus haute résolution possible puis retravaillée.»

Eternal retour

En 2011, son *Rhein II* est adjudgé à 4,3 millions de dollars lors d'une vente aux enchères de Christie's. C'est le record mondial pour la vente d'une photographie. Andreas Gursky précise que, concrètement, il n'y a rien à voir sur cette image. «Il y a la rivière, le vert du premier et de l'arrière-plan et le ciel. C'est tout.» On sourit. Il a raison. Il n'y a rien à voir sur cette image qui donne pourtant, comme tant d'autres, le vertige.

En évoquant sa passion pour la musique électronique, on aborde la notion de répétition et de série. «J'ai commencé à m'intéresser à l'électro il y a une vingtaine d'années. J'y vois beaucoup de similarités avec mon travail, qui émane lui aussi d'une structure répétitive. Si j'essaie de décrire mes œuvres, il s'agit davantage d'un conditionnement que du contenu exposé.»

Gursky n'hésite pas à retourner vers ses anciennes photos pour les retravailler sous des angles nouveaux. Une remixage en somme, mais toujours produit avec réserve. Contrairement à d'autres artistes, il crée au compte-goutte, conservant par conséquent la rareté et la valeur de ses œuvres. «Actuellement, je travaille sur une troisième version de *Rhein*. La structure est la même, mais à cause de la canicule estivale de l'an dernier, le vert saturé de la première image est devenu jaune. Une déclaration politique peut certes être détectée, mais jamais dans le sens de l'accusation.»

Que ce soit son *Amazon*, son *Stock Exchange* ou son port de Salerne,



«Je prends parfois une année pour produire une photo», confie Andreas Gursky, ici dans l'espace où se tient l'exposition qui lui est consacrée, à l'aéroport de Gstaad-Saanen. MALKA GOUZER

Gursky étourdit d'abord par la beauté de l'image avant de déranger par son contenu. Son génie est probablement de réussir à esthétiser l'industrialisation et la production de masse – de sublimer ce trop-plein qui écrase celui qu'il a créé. «Vous savez, en tant qu'artiste, on ne peut pas faire plus. Si l'œuvre devient accusatrice, ce n'est plus de l'art. De même si on la comprend, elle devient ennuyeuse.»

En janvier 2018, une rétrospective gigantesque à la Hayward Gallery à Londres lui était consacrée. À la suite de cette performance, Gursky décide de faire une pause, qui va se poursuivre tout au long de l'année 2019. «Je ne souhaite plus faire d'expositions, ni d'interviews. Je compte uniquement réfléchir à mon travail, à ce que j'ai fait et ce que je vais faire à l'avenir.»

Il se retire de la scène publique et démissionne de son poste de professeur à la Staatliche Kunstakademie de Düsseldorf. «J'y ai enseigné pendant huit ans et j'ai pris ce travail très au sérieux. Je cultive toujours un lien fort avec mes élèves, nous sommes encore une famille, mais, vous savez, j'ai l'impression d'être un verre d'eau. Un verre d'eau qui est rempli jusqu'à la dernière goutte. J'ai besoin de temps et d'espace pour essayer de nouvelles choses et je veux pouvoir le faire sans pression.»

Pendant l'entretien, un jet atterrit, une femme blonde, fourrure et diamants, en sort. Un homme la suit. Elle est sur son téléphone. «Poussin nous sommes arrivés!» Elle hurle. Andreas Gursky doit s'interrompre. Trop d'informations. «Vous me demandez d'où viennent mes inspirations. C'est très intense, ce qui se

De ses yeux gris, Andreas Gursky scanne une ambiance qui échappe à l'œil ordinaire. On descend d'un cran d'hystérie pour se calquer à sa vision. La dame à la fourrure se transforme en nuage de bruit. La brume sur le tarmac s'éclaircit magiquement. Le tout devient sérieux, contemplatif, lent et absolu. «Je prends parfois une année pour produire une photo.»

De sa halte à Saanen, Gursky retournera vers ce qu'il appelle son année sabbatique. «Je passe beaucoup de temps dans mon bureau, à réarranger les espaces. Pour répondre à votre question, si je pouvais me réincarner, je revienrais en architecte. Où? En Californie. À Los Angeles.»

Introspection nécessaire

Vue de l'extérieur, l'année sabbatique de Gursky ressemble davantage à un temps d'introspection nécessaire à la création. Renouveler la terre afin d'y faire fleurir de nouveaux projets solidement enracinés. Sa prochaine rétrospective aura lieu dans sa ville natale, à Leipzig, dans deux ans. Inutile de préciser que son passage à l'aérodrome de Saanen, on le doit vraisemblablement à son galeriste Larry Gagosian, qui, quand il le souhaite, sait faire remonter les dieux de l'Hadès, ne serait-ce que pour quelques instants. ■

Son génie est de réussir à esthétiser l'industrialisation et la production de masse – de sublimer ce trop-plein qui écrase celui qu'il a créé

passé maintenant. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'être assis ici dans l'aérodrome de Saanen. Ça, c'est ennuyeux. Ce sont les voix dans l'arrière-fond, la lumière, la poussière qui émane du sol, le paysage. Je ne vais pas pour autant en faire une image, mais je vous décris simplement le processus qui pourrait hypothétiquement mener à une image.»

À VOIR

«Andreas Gursky»
Jusqu'au 17 mars.
Ternak 22,
Oeystrasse 29,
aéroport
de Gstaad-Saanen,
079 393 9392.
Présenté par la
Galerie Gagosian.